

ALINE APOSTOLSKA

**TROIS  
FEMMES  
À CHEVAL**

COUVERTURE

Conception graphique et illustration : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Révision : Caroline Décoste

Correction : Roxane Jérôme

Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026

Tous droits réservés

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être utilisée pour l'entraînement, l'affinage ou l'alimentation de modèles d'intelligence artificielle, de grands modèles de langage (LLM) ou de tout système d'IA générative, sans l'autorisation expresse et écrite de l'autrice/auteur.

ISBN : 978-2-89811-485-4

ISBN (PDF) : 978-2-89811-486-1

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-487-8

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2026

Imprimé au Québec

[flammarionquebec.com](http://flammarionquebec.com)



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

Aline Apostolska remercie le Conseil des arts du Canada pour son soutien.

La figure de mon arrière-arrière-grand-mère Teodora Manteva constitue une sorte de légende dans ma famille paternelle.

Je dédie ce roman à feu mes oncles Vladimir et Živko Apostolski, qui m'en ont parlé et qui ont fait des recherches aux Archives nationales de Macédoine pour en retrouver la trace. Quelques lignes officielles qui attestaient de son existence, qui témoignaient de son pèlerinage et qui m'ont inspirée pour imaginer cette histoire dont le contexte historique et géopolitique reste fidèle. J'ai définitivement quitté la Macédoine pour la France à trois ans, puis, quelque trente-cinq ans plus tard, Paris pour Montréal. Mais où qu'on aille, ceux qui nous ont précédés nous suivent. La littérature s'en nourrit.



« [...] Ithaque t'a donné le beau voyage :  
sans elle, tu ne te serais pas mis en route.

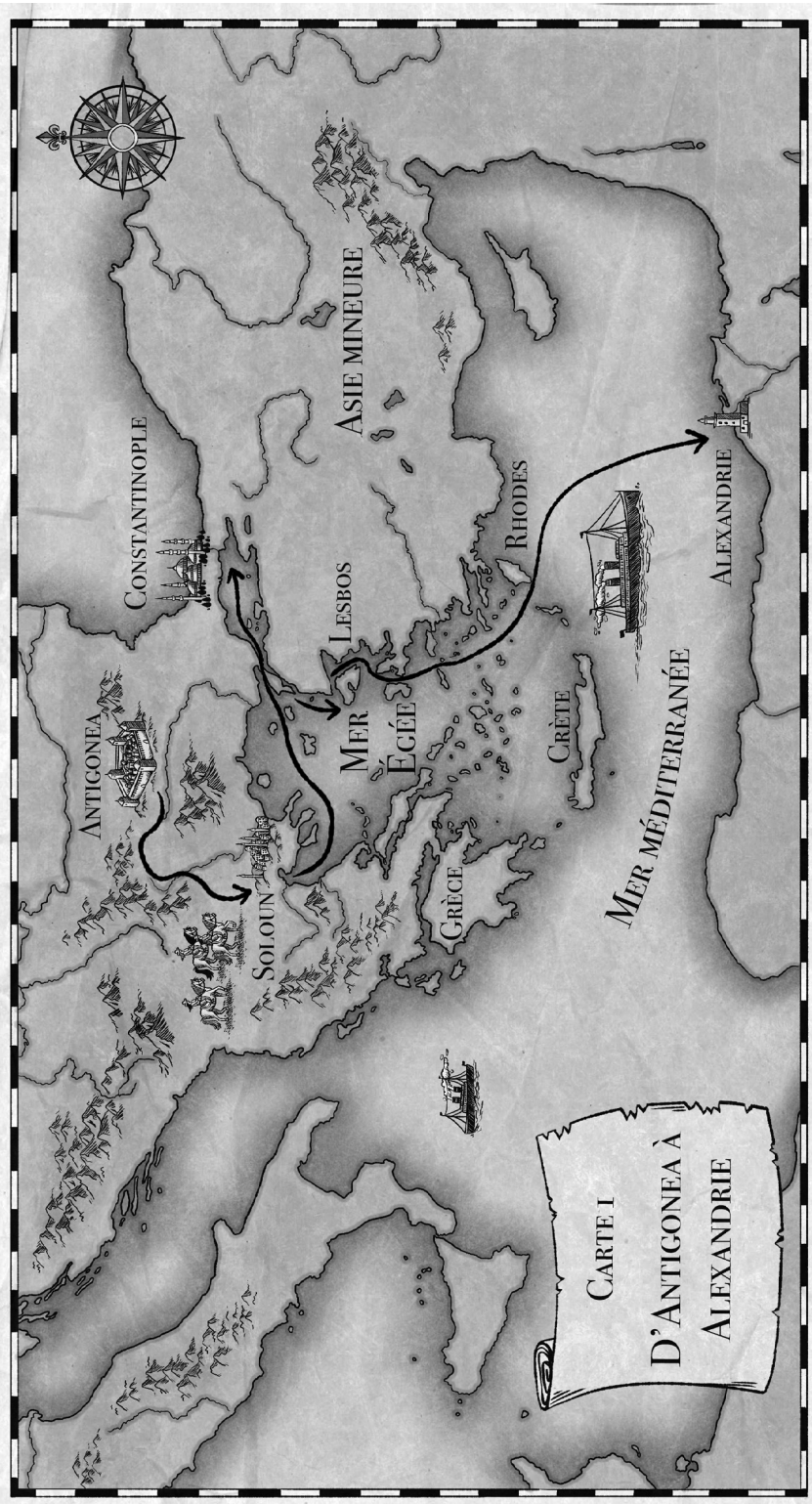
Elle n'a plus rien à te donner.

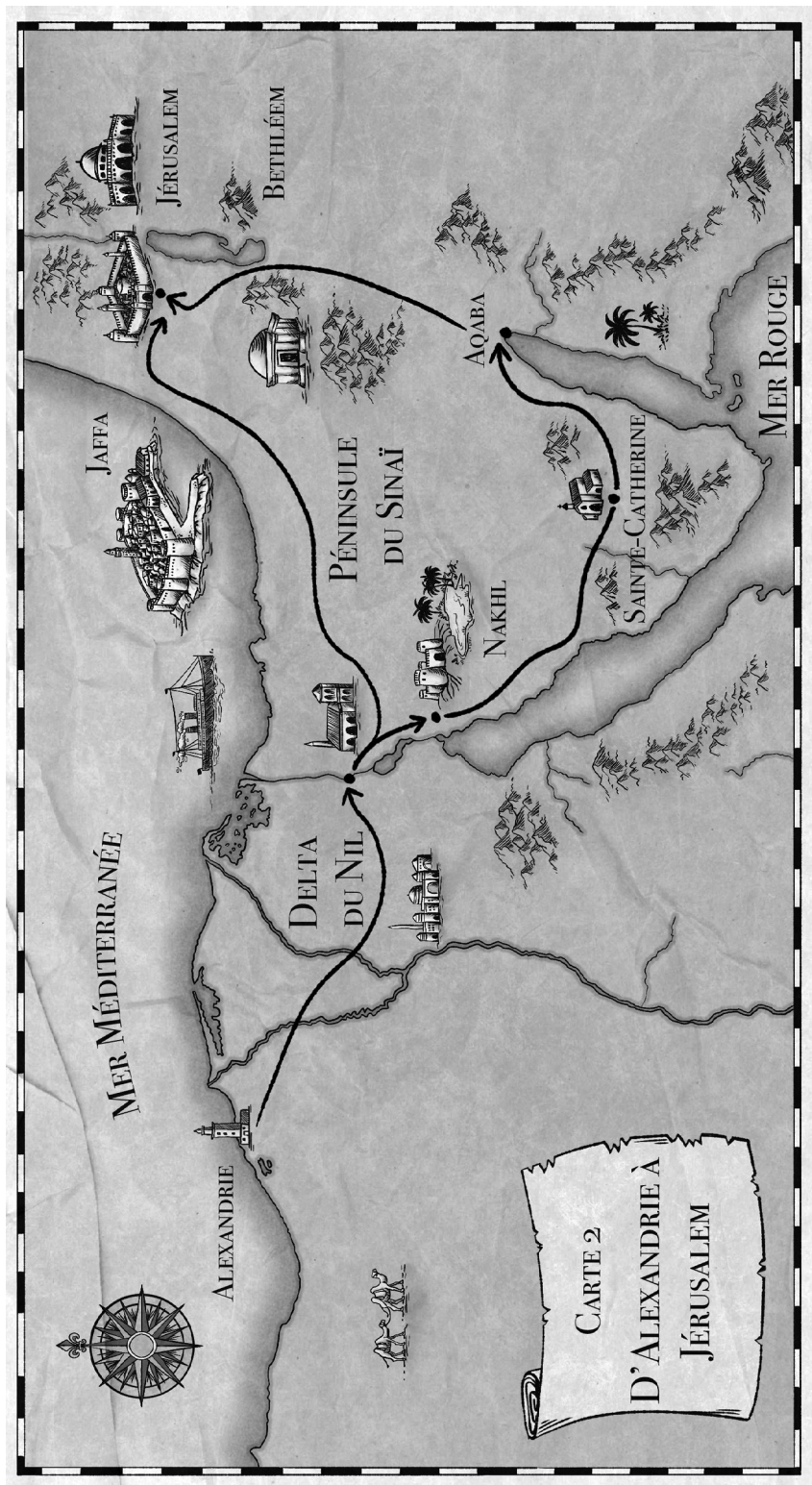
Si tu la trouves pauvre, Ithaque ne t'a pas trompé.  
Sage comme tu l'es devenu à la suite de tant d'aventures,  
tu as enfin compris ce que signifient les Ithaques. »

Constantin Cavafy, *Ithaque*  
(traduction de Marguerite Yourcenar)

« La terre nous en apprend plus long  
sur nous que tous les livres.  
Parce qu'elle nous résiste. »

Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*







Sud de la péninsule du Sinaï, dimanche 16 novembre 1890

Le vent hurle entre les parois de granit rouge, transformant le désert du Sinaï en un chaos de poussière. On n'y voit pas à trois pas. Dans cette tourmente, trois silhouettes luttent contre les éléments, courbées sur leurs montures.

Le ciel, qui quelques instants plus tôt n'était qu'un azur translucide, a soudain viré au cuivre terni, puis à l'ocre étouffant. Le silence du désert a été balayé par un râle sourd surgi des entrailles de la terre. Avant même que le premier grain ne les heurte, l'air autour s'est raréfié, chargé d'une électricité statique qui fait grésiller les cheveux des femmes sous leurs voiles.

Puis le mur de sable s'est abattu.

L'air s'est mué en une matière solide, mouvante et hurlante, réduisant la visibilité à l'espace d'un bras tendu. Le monde a basculé dans une débauche de couleurs criardes, des orange brûlé, des rouge lie de vin, des gris de cendre. Une danse macabre répétée depuis l'origine du vivant, exécutée dans un martèlement pareil à des milliers de lames de rasoir qui frotteraient contre le granit des montagnes, tandis que se répand une odeur de soufre, métallique et sèche, celle de la terre arrachée à la roche. Chaque inspiration brûle leurs poumons, comme si elles avalaient du feu liquide.

Sous l'effet de l'électricité statique qui sature l'air, leurs chevelures deviennent des entités autonomes, des étendards

de détresse. Bien avant que le tourbillon ne les aveugle, c'est par le sommet du crâne qu'elles ont senti le danger. Sous les voiles épais serrés autour de leur tête et de leur bouche, une tension insupportable s'installe. Les mèches s'élèvent, attirées vers le ciel par les décharges électriques de la tempête.

Des poignées de sable s'infiltrant dans les plis de leurs tenues amples et leurs gants de cuir, emplissent leurs cuissardes hautes, frayant leur invasion sous leurs paupières serrées. Le bruit assourdissant se mue en un bourdonnement continu dans leurs tympans.

Si la tempête pétrifie les femmes, elle rend les chevaux fous. Pour ces bêtes à bout de souffle qui cherchent un reste d'air en courbant leur encolure jusque sous leurs flancs, l'ouragan n'est pas seulement un obstacle, c'est une agression sensorielle qui réveille l'immémorial instinct de proie.

La première attaque du monstre volatile a frappé leurs naseaux et leurs yeux vulnérables. On entend leur respiration oppressée, un râle qui se transforme en un hennissement étouffé, brisé par la toux. Les débris de gravier abrasif font saigner les fragiles membranes nasales des chevaux, mêlant une odeur de sang frais à la poussière ennemie. Leurs yeux immenses se révulsent, ne laissant paraître que le blanc, strié de filaments rouges. Sous l'impact des grains de quartz, leurs paupières gonflent instantanément. Les bêtes sont prises de vertige. Ne voyant plus le sol, elles sombrent dans un abîme mouvant.

La panique des chevaux s'avère une force brute que les cavaliers peinent à contenir. Les montures se dressent sur leurs membres postérieurs, frappant l'air invisible de leurs pattes, comme pour boxer la tornade. Chaque mouvement est un risque pour les femmes : un coup de sabot dans cette purée de pois rousse serait mortel. L'écume qui jaillit de leurs bouches et la sueur qui perle sur leurs flancs se mélangent au sable en quelques secondes. Les chevaux se recouvrent d'une croûte de boue sèche, une armure pesante qui se craquelle à chaque tressaillement de leurs muscles, provoquant des démangeaisons qui

les poussent à la démence. La résistance s'épuise à mesure que redoublent les rafales.

Teodora, arquée dans sa lutte, ouvre la marche. Son visage, sculpté par les années et la foi, n'est guère plus protégé par son voile sombre. Elle plisse ses yeux irrités pour tenter de deviner le sentier qui grimpe vers la forteresse religieuse. Elle raffermi sa prise sur les rênes, les mains crispées sur le cuir avec une force qui trahit son caractère autant que son épouvante.

Açelya la suit de près, gardant le museau de Sakin dans le sillage des sabots de Bucéphale. Agrippée à sa selle, elle ajuste son chèche pour le maintenir en place sous le voile épais. Pour elle, le désert n'est pas un ennemi, mais une épreuve de patience. Les paupières à demi fermées, elle surveille le flanc de la montagne, attentive au rôle rauque des bêtes.

— Teodora ! crie-t-elle contre le khamsin<sup>1</sup>. M'entends-tu ? Le col est proche... Les chevaux n'en peuvent plus !

Les oreilles des équidés, d'ordinaire si mobiles, sont rabattues vers l'arrière, aplaties sur leur crâne. Ils ne sont plus que des masses de muscles tremblants, serrés les uns contre les autres, les jarrets flageolants. Le danger est alors qu'ils s'abandonnent et se laissent purement et simplement recouvrir par la dune qui monte. On n'entend plus que le claquement de leurs flancs qui battent comme des soufflets de forge et le bruit sourd de leurs sabots qui s'enfoncent dans le sable, cherchant désespérément la roche stable sous le tapis mouvant.

Salomé, la plus vaillante, ferme la marche. Enveloppée dans une grande cape, son visage juvénile marqué par une douleur qu'elle tente de dissimuler derrière une moue déterminée, elle s'accroche à la crinière de sa jument alezane, secouée par les rafales comme un brin de paille. Ses yeux bleus cherchent désespérément un signe, une roche, n'importe quoi qui ne soit pas du sable friable.

— Tenez bon ! s'écrit Teodora en se retournant avec difficulté. Les moines nous attendent.

---

1. Vent chaud et poussiéreux du Sinaï.

— *Inch'Allah!* répond Açelya en posant une main rassurante sur l'encolure de son cheval blanc. Salomé! Reste dans mon sillage!

La voix de Salomé lui parvient, tremblante.

— Je ne lâche pas! Pensez au Buisson ardent... S'il a survécu au feu, nous survivrons à la tornade.

Teodora admire la bravoure de sa jeune compagne pérégrine. Avec un demi-sourire dissimulé par son voile, elle s'écrie :

— La foi est une ancre, ma petite, mais tiens donc tes brides, ce sont elles qui te sauveront aujourd'hui.

Croire. S'accrocher. Retrouver son instinct primitif. Le désert se joue des promesses. Il impose le respect et l'effort. À la moindre défaillance, on redeviendrait poussière.

Soudain, entre deux rafales, le rideau de silice se déchire. Au loin, nichés au pied du mont Moïse, les remparts du sanctuaire apparaissent comme un mirage de pierre grise.

— Regardez! Là-bas! hurle Salomé, les pointant du doigt.

Açelya les a vus, elle aussi.

— Ne crie pas victoire trop vite, répond-elle. Le dernier kilomètre est toujours le plus long. Accroche-toi à la bride de Bearak, aide-la à lutter.

Trois femmes à cheval. Trois générations. Trois chemins de foi. Trois chevaux, Bucéphale, Sakin, Bearak, altiers dans l'adversité. Activant leur mémoire génétique de pur-sang arabes pour y puiser leur résistance. Six silhouettes dans le mugissement du Sinaï, ne formant plus qu'une seule volonté, avançant pas à pas vers la citadelle de paix qui les attend.

Les femmes et leurs montures ne se trouvent plus qu'à quelques centaines de mètres quand soudain le monstre invincible décide de livrer l'assaut final.

Le ciel n'est plus qu'un mur de bronze rugissant. La visibilité devient nulle. La violence des rafales est telle qu'elle menace de désarçonner Salomé, qui se couche sur l'encolure de sa jument et l'entoure fermement de ses bras. Les chevaux se mettent à hennir, poussant la voix contre le déchaînement du

khamzin. Les grains de silice s'abattent sur les visages comme des coups de fouet administrés par un démiurge en délire. La houle semble remonter des entrailles de la terre. Les chevaux se cabrent à nouveau.

— Teodora, Salomé, où êtes-vous, je ne vous vois plus! hurle Açelya, couvrant sa bouche de ses mains pour éviter les tornades pierreuses.

Sa voix se perd dans l'espace opacifié. La fouguese jument de Salomé, effrayée, fait un écart brusque et glisse sur une plaque de granit inattendue. Salomé pousse un cri qui transperce le mur tourbillonnant.

Réagissant à l'instinct, Açelya force sa monture à reculer pour se porter à la hauteur de Salomé.

— Ici! Ne regarde pas le ciel, Salomé! Regarde ma selle et suis ma voix.

Açelya attrape la bride de la monture de leur jeune servante. Ses gestes se veulent précis, malgré la tempête qui s'acharne sur son voile.

— Ne vous dispersez pas! Il faut lier les chevaux!

Sa voix est transformée, comme remontée d'une caverne, portée par une sorte d'autorité mystique. Elle fouille obstinément dans la sacoche accrochée au flanc de son cheval et en sort une corde de chanvre. Dans ce fracas apocalyptique, les trois femmes parviennent à s'attacher l'une à l'autre, créant une chaîne humaine et animale au milieu du néant. Ils ne sont plus des pèlerins. Ils sont devenus un seul corps, une seule âme luttant contre l'impérissable.

Teodora ouvre toujours la voie, confiante en la force de Bucéphale, son destrier noir, robuste descendant d'une longue lignée de chevaux de guerre. De sa main gantée, elle serre le chapelet d'ambre enroulé autour de son poignet comme une armure, récitant des psaumes que la tornade emporte. Açelya, passée à l'arrière, utilise son agilité pour stabiliser ses deux compagnes, scrutant du regard la moindre rupture dans le tumulte pour anticiper une chute de pierres. Salomé, blottie entre ses

ainées, finit par fermer les yeux, confiant sa vie au lien qui l'unit à ces deux femmes qu'elle connaît depuis sa naissance et au service desquelles sa famille s'est dévouée.

Elles sont sur la terre où Dieu a parlé. Aux juifs, puis aux chrétiens, puis aux musulmans, tous enfants d'Abraham, chaque religion monothéiste issue de la précédente. Mais parfois la parole de Dieu, tout comme son silence, est un orage.

Teodora et Bucéphale ouvrent la marche quand soudain un choc sourd retentit. Les sabots ont heurté sans la voir la porte fortifiée. Elles sont parvenues au pied des remparts de Justinien, incapables de percevoir le sommet des murs.

Teodora brandit son *kubur*<sup>2</sup>, utilisant la crosse pour cogner de toutes ses forces contre le bois massif.

— Ouvrez ! Au nom du Seigneur, ouvrez à trois voyageuses !

Le souffle rageur semble vouloir les arracher à la paroi une dernière fois, dans un ultime sursaut de violence. Après d'autres coups frappés contre la porte et une attente qui leur paraît interminable, un grincement de métal se fait entendre. Le battant de la poterne, l'entrée dérobée intégrée dans la porte monumentale, s'entrouvre avec un gémissement de ferraille. Une lumière vacillante, celle d'une lanterne à huile, perce le rideau de poussière. Un vieux moine, le visage mangé par une barbe grise, leur fait signe de se hâter.

— Entrez vite avant que le désert ne s'invite dans la cour ! les presse-t-il.

Les sclères injectées de sang, les joues griffées comme si un lion les avait attaquées, les tempes en feu, les jambes flageolantes, le dos rompu par la tension, aidées par la main ferme et calleuse du vieil homme, Teodora, Açelya et Salomé descendent de leurs selles. Teodora vacille. Avec une force insoupçonnée, le moine la rattrape par le coude. Une à une, tenant leurs montures par la bride, elles franchissent le seuil, poussées par une tornade furibonde. Dès que la porte se referme, le

---

2. Pistolet de silex ottoman, aussi appelé « pistolet de cavalier », orné de bronze ciselé.

fracas du monde s'éteint. Le hurlement du khamsin devient un murmure lointain, étouffé par l'impressionnante épaisseur des murs. En accédant à la cour intérieure, les trois pérégrines et leurs chevaux passent de la cruauté du chaos à une éternité de pierre. Ici, l'impétuosité de la nature cède devant l'architecture humaine.

Derrière la densité compacte du granit, l'air est frais, immobile, chargé des relents mêlés de cire d'abeille, d'encens froid, de laine mouillée et d'huile d'olive. Les trois femmes restent un instant sans bouger. Des larmes irrépressibles emplissent leurs cavités oculaires blessées, comme si leur organisme tentait par lui-même de calmer la brûlure. Étourdies, les muscles endoloris, elles chancellent tandis que les chevaux s'ébrouent pour essayer de se défaire de la gangue qui les étouffe.

Teodora arrache le voile qui emprisonne son cou. Ses longs cheveux blancs sont dressés en un bloc compact encollé de poussière rouge, lui donnant l'air d'une sainte de terre cuite. Elle se signe lentement, les lèvres remuant dans une invocation silencieuse de gratitude. Açelya garde son voile, aucune musulmane n'enlève le sien devant un inconnu, fût-il un sage orthodoxe. Elle secoue ses vêtements avec vigueur, puis aide Salomé à retirer sa cape lourde de terre et les lambeaux de son voile pris dans ses boucles.

— Nous y sommes, petite, lui dit-elle d'une voix calme. Le désert est resté dehors.

Salomé tremble littéralement de tous ses membres. Elle regarde autour d'elle, saisie par la majesté de l'architecture byzantine, les arcades sombres et la petite cour intérieure où une vigne semble dormir, protégée des éléments. Elle passe une main sur son visage incrusté de terre séchée, essuyant au passage une traînée de poussière et de larmes. Mais elle tient le coup, trop heureuse d'avoir été sauvée par ceux dont l'hospitalité reste la vocation.

D'un coup, Teodora glisse au sol, à genoux, nuque ployée. Regroupant le pouce, l'index et le majeur de sa main droite, elle se signe de la droite vers la gauche à l'orthodoxe, embrasse ses

doigts réunis, puis recommence, trois fois de suite, touche le sol de ses mains, puis se penche pour l'embrasser. Joignant les paumes, elle entre en prière, ses paupières closes inondées de larmes.

— J'ai eu tellement peur, avoue-t-elle enfin à mi-voix.

Açelya comprend alors le geste d'oblation de son amie, qui n'expose que rarement sa foi de manière aussi ostentatoire. Pour Teodora, la religion demeure d'ordre privé et chacun doit rester libre de sa pratique et de son expression. Ce sont les circonstances exceptionnelles qui l'ont conduite à s'en remettre au plus grand que soi.

Teodora voulait tellement voir ce lieu mythique ! Jouant de son autorité, elle a longuement argumenté face à ses compagnes de pèlerinage pour finalement imposer ce détour périlleux qui représentait quelque vingt jours de chevauchée supplémentaires. Arrivées en bateau à Alexandrie, elles auraient dû traverser le delta du Nil, puis s'engager dans le désert vers Gaza, puis vers leur ultime destination, Jérusalem. Mais Teodora a imposé son chemin. Une fois qu'elles sont parvenues à l'oasis de Nakl, elle a décrété qu'elles descendraient plutôt plein sud vers le plateau aride du Tih, désert de pierres exposé aux vents. Éberluées de prolonger le voyage d'environ un mois, deux semaines pour atteindre Sainte-Catherine, suivies de deux autres pour reprendre le chemin de Jérusalem par Aqaba, puis Hébron, Açelya et Salomé, furieuses, ont dû se résoudre à la suivre.

Après tellement d'heures de chevauchée, deux mois de voyage déjà dans leurs corps et les sabots usés de leurs chevaux, cette déviation imposée à leur parcours par ce qu'elles voyaient comme un caprice de Teodora leur apparaissait vraiment inconsidérée. Mais Teodora en avait décidé ainsi, et ce que Teodora voulait, Dieu le voulait... Elle faisait ce pèlerinage pour la première et la dernière fois. C'était sa seule occasion de se rendre au pied de l'Horeb<sup>3</sup>. Ce lieu orthodoxe étant néanmoins lié à leurs traditions religieuses respectives, elles iraient,

---

3. Nom biblique du mont Sinaï.

voilà tout, ce serait une bonne chose pour chacune d'elles. Malgré ses soixante ans révolus, Teodora s'était révélée la plus résistante tout au long de leur pénible descente vers le sud, à travers des à-pics arides. Cette tempête féroce avait bien failli les anéantir. Une fois de plus, elles avaient lutté et vaincu.

Le monastère de Sainte-Catherine... Cœur spirituel battant au milieu des dunes et du granit. Haut lieu biblique où, selon la tradition, Moïse reçut les Tables de la Loi, piliers de la religion hébraïque, et vit le Buisson, qui résiste toujours dans la cour du bâtiment. Fondé au VI<sup>e</sup> siècle par l'empereur byzantin Justinien, le monastère aux murs de six mètres d'épaisseur a survécu aux siècles et abrite la deuxième plus importante bibliothèque de manuscrits anciens après celle du Vatican ainsi qu'une collection unique d'icônes byzantines.

Ainsi, en cette mi-novembre 1890, arriver à Sainte-Catherine marque la récompense d'une traversée ardue et périlleuse. Se retrouver enfin dans cette enclave de culture et de silence, au milieu de l'immensité minérale, les émeut toutes trois, même si au départ l'engouement n'était pas unanime.

Le sage à la figure burinée comme l'écorce d'un olivier centenaire, intimidé par ces femmes qui lui racontent avoir affronté seules, depuis la lointaine Macédoine, les périls de la géographie et, pires encore, ceux des humains, reste médusé par la ferveur qui a porté leur bravoure et leur obstination. Ces femmes, dont deux sont dans la force de l'âge, ne se sont pas contentées de prières en serre chaude ni de vœux pieux délégués à d'autres, elles ont enfourché leurs chevaux à la poursuite d'horizons visibles et invisibles.

D'un pas leste, il les conduit à travers les passages sombres. À l'extérieur, l'écho du khamsin n'est plus qu'un bourdonnement lointain, une menace fantomatique qui s'évanouit dans le silence des couloirs intérieurs, perturbé seulement par le claquement sec des talons des bottes des femmes et des sabots de leurs chevaux.

La lumière est rare, assurée par des cierges qui vacillent puis se redressent. Les ombres des trois femmes se projettent,

immenses et déformées, sur les murs couverts de fresques aux visages de saints sévères et impassibles. Dans le contraste entre l'acharnement du désert qui tambourine encore contre les volets clos et la sérénité qui s'installe, le sentiment de sécurité est presque douloureux. Teodora, Açelya et Salomé sentent le poids de leur voyage peser sur leurs épaules, tandis que le moine leur tend, en silence, des coupes d'eau fraîche. L'air ici est dense, chargé de siècles de prières. C'est un lieu où l'on ne vient pas seulement pour échapper aux fureurs du vent, mais pour se soustraire à la vanité des convoitises humaines.

Reprenant la marche, l'homme les conduit vers une cave basse, voûtée, où le sol est jonché de nattes de jonc. C'est ici que les chevaux, encore tremblants, trouvent enfin un sol stable, une abondance de foin frais et des abreuvoirs pleins. Pour l'heure, l'urgence est de les laisser se reposer. Demain, il faudra les brosser, les laver à grande eau, puis les referrer.

— Non, non, intervient-il. Laissons-les manger, puis nos palefreniers s'en occuperont au plus vite. Il faut les libérer des croûtes de sable qui grèvent leur respiration.

Il prend un moment pour observer les bêtes, qui semblent au bout de leurs forces.

— Quelles extraordinaires créatures..., lâche-t-il avec respect.

Avec un regard ému, Teodora contemple Bucéphale, le pur-sang arabe à la robe noire et aux mâchoires carrées, Sakin, l'intrépide cheval à la soyeuse robe blanche, et Bearak, la fougueuse jument alezane. Pour elle, ils sont les héros de ce pèlerinage.

Leurs lourdes sacoches aux épaules, les trois femmes suivent ensuite le vieux sage vers une aile attenante, calfeutrée dans un camaïeu de brun-gris sur lequel brille l'or patiné des icônes. Ouvrant les cellules, il les laisse découvrir leur sobriété toute monacale. Un lit dur, un oreiller pas plus confortable, une couverture râpeuse, un tonneau d'eau, une large bassine et un broc d'émail, une table et une chaise. Une étroite lucarne. Une

lampe à huile. Le confort absolu pour les pérégrines qui ont dormi, lorsqu'elles en avaient la chance, sous leur tente ou sous les étoiles, avec une terreur justifiée.

Laver leurs cheveux, leurs visages et leurs yeux griffés par les agressions minérales ne sera pas facile, mais doit être fait. Chacune porte avec elle plusieurs pains de savon d'Alep, qui reste leur meilleur allié, tout comme la pommade cicatrisante au calendula qu'Açelya a fabriquée en quantité en prévision des brûlures du soleil et des aléas du voyage.

Réunies dans la cellule d'Açelya, elles s'appêtent à se déshabiller quand on tape à la porte. Leur hôte apporte une grande bassine de cuivre remplie d'une eau chaude, où flottent des pétales de rose et des gouttes d'huile de nard<sup>4</sup>, ainsi que des éponges naturelles et des serviettes en lin. Les femmes, médusées, le remercient du regard.

— Retrouvez-moi dans la salle au fond du couloir à gauche, dit-il en tournant les talons.

Teodora commence par nettoyer le visage d'Açelya. Au contact de l'eau, la poussière pétrifiée se transforme en une boue ocre qui coule le long de ses joues. Chaque passage est une brûlure. La peau, poncée par la tempête, est à vif. Salomé, grimaçant de douleur, tente de décoller ses propres cheveux de son front, mais Açelya doit l'aider. Avec une patience infinie, elle verse une huile épaisse et parfumée sur les nœuds capillaires, les massant jusqu'à ce que la soie de la chevelure retrouve sa liberté et puisse enfin être rincée.

L'odeur du nard, terreuse et boisée, se mêle à celle de leur sueur et des débris rocheux. Dans ce sanctuaire hors du temps, l'une après l'autre, elles s'aident mutuellement. Au cours du voyage, leur pudeur a cédé la place à la solidarité. La maigreur du corps de Teodora, ses rigidités rhumatiques, les courbes généreuses d'Açelya, les cicatrices laissées sur son dos

---

4. Plante aromatique rare utilisée depuis l'Antiquité pour son huile essentielle calmante et spirituelle.

par les sévices de son mari, les chairs fermes et harmonieuses de Salomé, ses règles douloureuses qui lui arrachent des pleurs cinq jours par mois... Le voyage a remplacé leurs secrets par une complicité nécessaire. Les yeux verts de Teodora, les prunelles noires d'Açelya, celles si bleues de Salomé, leurs regards se croisent dans le reflet de l'eau trouble. Elles sont vivantes, mais le désert a laissé sur leurs visages une marque que l'eau et les pommades ne suffiront jamais à effacer complètement. Cette longue toilette leur apporte néanmoins un réconfort considérable. Enfin changées, elles rejoignent leur bienfaiteur. Le vent tape toujours contre les parois, mais sa force semble affaiblie.

Le mode de vie monastique n'a pas changé depuis le Moyen Âge, au moins. Avec déférence, le moine installe ses invitées singulières dans une salle voûtée où brûle un petit feu de bois de genévrier et leur tend des bols de terre cuite remplis d'une infusion de sauge et de cannelle.

— Merci, mon frère, dit Teodora en grec, en prenant le bol à deux mains pour les réchauffer. La route s'est avérée plus longue que prévu. Je dois vous présenter notre firman<sup>5</sup>, j' imagine. Nous l'avons obtenu des mains mêmes du secrétaire du palais du sultan.

— Les sultans sont nos protecteurs depuis toujours, répond le religieux en se signant. Mangez donc, vous me le montrerez plus tard.

Salomé regarde par la petite fenêtre étroite d'où l'on n'aperçoit que l'obscurité tourmentée. Son effroi n'est pas tout à fait dissipé.

— On dirait que le reste du monde a disparu, murmure-t-elle.

— Le monde est toujours là, Salomé, lui dit Açelya avec la sollicitude maternelle dont elle entoure la jeune fille de dix-huit ans, désespérée d'avoir dû abandonner sa mère et ses sœurs. Ici, le temps revêt une autre dimension, poursuit-elle. Regarde

---

5. Décret officiel du sultan qui autorise le pèlerinage et assure la protection de l'administration ottomane.

ces murs : ils ont vu passer des milliers de tempêtes comme celle-ci. Et ils seront encore là quand nous serons redevenus poussière.

Le moine leur sourit.

— Des milliers de tempêtes et des milliers de voyageurs, dit-il. L'hospitalité est notre raison d'être première, indissociable de la pratique de notre foi.

Teodora se tourne vers lui et ses compagnes de voyage.

— Vous recevez même les chevaux ! dit-elle.

— Recueillir les voyageurs implique de veiller sur leurs chevaux. Mais il y a peu de monde en ce moment.

— Combien de moines vivent ici ? s'intéresse Teodora.

— Une vingtaine, majoritairement grecs. Moi-même, je viens d'Athènes. Je vous remercie de parler grec, bien que j'aie étudié plusieurs langues.

— Nous parlons toutes les trois macédonien, turc et grec, Açelya mieux que nous, bien sûr, et elle parle aussi un peu l'arabe. Salomé est la seule à parler le ladino.

Le frère se tourne vers la jeune fille.

— Ah, le ladino ? ... Vous êtes donc descendante des Juifs espagnols recueillis par Soliman ?

Salomé, le rouge aux joues, se contente d'acquiescer du menton. Oui, le ladino, ce judéo-espagnol typique des Juifs de Soloun<sup>6</sup>, est sa langue d'origine, bien que sa famille maternelle soit d'ascendance italienne. Ce n'est guère le moment d'aborder ce sujet.

Teodora vole à son secours en levant son bol vers leur interlocuteur, invitant ainsi ses compagnes à le faire également.

— À votre charité. À notre survie. À la route qui nous a réunis.

Elles boivent en silence. À cet instant, il n'y a plus de différence entre la chrétienne, la musulmane et la juive : il n'y a que trois âmes reconnaissantes d'avoir trouvé un abri.

La petite salle voûtée devient leur monde pour ce soir. Les murs de granit absorbent les derniers rebonds de la

---

6. Nom juif de Salonique ou Thessalonique.

tempête. Un jeune moine au faciès sémite entre, silencieux comme une ombre, s'incline devant elles et dépose un plateau sur la table.

— Nous ne vous recevrons pas dans notre réfectoire, nous faisons vœu de retrait, vous le savez, mais vous invitons à partager le même repas que nous.

Le vieux moine s'incline à nouveau et d'un pas mesuré s'en va rejoindre sa fratrie.

« Et nous sommes des femmes », se dit Teodora. Le frère n'a pas eu besoin de le préciser.

Le repas est simple, conforme aux habitudes, mais pour des femmes qui ont mangé de la pierre et de la peur des heures durant, c'est un festin royal. D'épaisses miches de pain d'orge encore tièdes, dont la croûte craque sous leurs doigts gourds qui se réchauffent peu à peu. Des olives noires du Sinaï, ridées et charnues, conservées dans une huile d'un vert profond pressée sur place. Quelques morceaux de fromage de chèvre sec et salé, apporté par les Bédouins des alentours. Des dattes à la sombre chair onctueuse et mielleuse qui brillent sous la lueur des bougies. Des goûts du désert où l'on apprend vite que l'essentiel n'a pas besoin d'artifices, où l'on se rappelle, aussi, que la générosité de la nature s'impose même en des endroits que l'on pensait indigents.

Teodora rompt le pain en trois parts égales. Elle en tend une à Açelya et une à Salomé avec un hochement de tête solennel.

— Béni soit ce pain qui nous redonne force.

— *Bismillah*, répond Açelya avec respect en trempant un premier morceau dans l'huile d'olive épaisse.

Salomé croque dans une datte. La douceur du fruit fait monter les larmes dans ses yeux. Elle mâche lentement, savourant chaque gramme de sucre qui réveille ses muscles épuisés.

— J'ai cru que nous n'arriverions jamais, dit-elle, enfin calmée. À un moment, j'ai eu l'impression que la tempête voulait nous arracher l'âme.

— Le désert nous porte plus que nous le croyons, ma fille, lui dit Açelya en remontant le voile sur la lourde chevelure ébène de cette toute jeune fille qui lui rappelle sa benjamine.

Açelya pense sans doute au désert d'Anatolie, d'où est originaire son époux. À cinquante-huit ans, elle n'a pas hésité à suivre sa tendre amie Teodora dans ce périple, abandonnant sa famille, son imam de mari, plus intéressé par ses fidèles que par leurs six filles, heureusement adultes et capables de veiller sur leur père plus que lui ne veillera sur elles.

— Ce soir, Salomé, dit Teodora en regardant les flammes de la cheminée, honore ce repas et cette paix. Demain, nous irons voir le Buisson ardent. Mais ce soir, le miracle, c'est ce feu, ce toit, et le fait que nous soyons unies et sauvées.

Elles mangent sans plus parler. Le bruit des mâchoires, le frottement des mains sur le bois, le crépitement du genévrier dans l'âtre... Ces sons domestiques signent leur victoire sur la colère des éléments. Açelya termine son repas en ramassant méticuleusement les dernières miettes de pain sur la table pour ne rien gaspiller, un geste d'humilité que Teodora observe avec une sororité silencieuse. Salomé, la tête lourde, finit par la poser sur la table massive. La chaleur de l'infusion et la satiété commencent à faire leur œuvre : le sommeil les appelle, bien mérité.

Au fil du dédale de couloirs étroits, leurs pas résonnent sur les dalles lisses. Elles rejoignent leurs simples alcôves creusées dans l'épaisseur du mur, à la faible bougie qui vacille en luttant contre l'obscurité.

Salomé s'assied sur la couche rudimentaire recouverte d'une paille de jonc et d'une épaisse couverture tissée par les Bédouines. La solitude de la cellule lui pèse plus que la tempête. Elle entend l'intempérie qui s'acharne contre les remparts comme une bête affamée cherchant une entrée. Le sommeil la gagne, mais l'anxiété la fait le repousser. Açelya apparaît dans l'encadrement de la porte. Elle a déjà retiré ses bottes et son long manteau. Voyant le désarroi sur le visage de la jeune fille, elle se penche et embrasse son front.

— Le silence d'ici n'est pas celui du vide, Salomé. C'est le silence de la protection. Dors, la lumière sera plus douce demain. Et nous sommes juste à côté. Tu ne crains rien.

La laissant s'endormir, Teodora et Açelya s'attardent sur le seuil de leurs cellules respectives. La lueur de la bougie sculpte leurs visages fatigués.

— Quel courage tout de même, chuchote Teodora. Combien de fois nous a-t-elle sauvées, notre petite Salomé?

Açelya hoche la tête.

— Elle porte bien son prénom, Salomé, la paix..., remarque-t-elle, mais elle n'est plus la jeune fille paisible d'Antigonea. Je ne sais pas comment elle acceptera de retourner à sa vie d'avant... et moi encore moins. Mais allons donc nous reposer maintenant. Tes os ont besoin d'oubli autant que les miens.

Prenant les mains de son amie dans les siennes, elle les serre avec insistance. Sur sa joue, elle sent la paume chaude de Teodora qui caresse sa tempe en lui souriant tendrement.

Dans sa cellule, Teodora s'allonge. Elle ne souffle pas la bougie tout de suite. Elle regarde les icônes discrètes clouées au mur en écoutant la profondeur du silence. Elle se sent minuscule dans cette forteresse de foi. Mais elle n'a plus besoin de porter le poids du monde sur ses épaules. Apaisée, elle coule lentement dans le sommeil du juste.

Açelya, de son côté, s'installe sur son tapis de prière pour la dernière fois de la journée. Elle apprécie la fraîcheur de la pierre du sol contre ses paumes. Pour elle, cette nuit n'est qu'une étape de plus dans le grand voyage vers l'Un. Elle était tellement furieuse contre Teodora, qui a dévié et prolongé leur route, mais à présent qu'elles sont parvenues à l'abri dans le monastère, elle est heureuse de s'y trouver. Ses poumons brûlent néanmoins, sans doute irrités par toute la poussière avalée. Elle a noté que sa toux se calme étrangement lorsqu'elles respirent l'air sec du désert et recommence dès qu'elles reviennent en intérieur. Demain, elle se promet de demander un brasero au moine pour reprendre les fumigations de

myrrhe et d'encens. Pour l'heure, elle avale une demi-cuillerée de laudanum qui stoppe instantanément la toux et la précipite dans les bras de Morphée.

Salomé, enveloppée dans le tissu qui sent la bête et le feu de bois, chevauche au pays des rêves. Elle n'a pas omis de déposer sa précieuse mézouzah sous l'oreiller. Dans ses songes se mélangent le galop des chevaux et les chants religieux qui s'élèvent au loin pour l'office de nuit.

Le monastère de Sainte-Catherine, telle une arche de pierre au milieu d'un océan de gravier, veille sur leur repos bravement obtenu.

\*

Le silence qui règne le lendemain matin est aussi profond que le tumulte de la veille était fracassant. Lorsque les trois femmes sortent à pas de loup sur l'une des terrasses supérieures, le Sinaï a changé de visage. La tempête a lavé l'air de toute impureté, laissant derrière elle une clarté cristalline, presque irréelle. Devant elles, le mont Moïse se dresse, intimidant, sa silhouette découpée sur un ciel qui vire lentement du violet au bleu acier. Puis, le miracle quotidien commence.

Une première ligne d'or touche la plus haute crête du sommet. En quelques secondes, la roche de granit, naturellement sombre et austère, s'enflamme. Elle passe du gris au rose tendre, puis à un rouge orangé vibrant, comme si la montagne elle-même devenait un monumental buisson de pierre.

— La montagne prend feu sans se consumer, murmure Salomé, le souffle coupé.

— La lumière revient toujours, c'est l'inexorable espoir de l'être humain, répond Teodora, sereine après le long repos de la nuit. Regarde les pics, on dirait qu'ils ont été forgés par un forgeron invisible.

— Moïse s'est tenu à ta place, lui dit Açelya. Il a vu le même spectacle qui se répète depuis la nuit des temps.